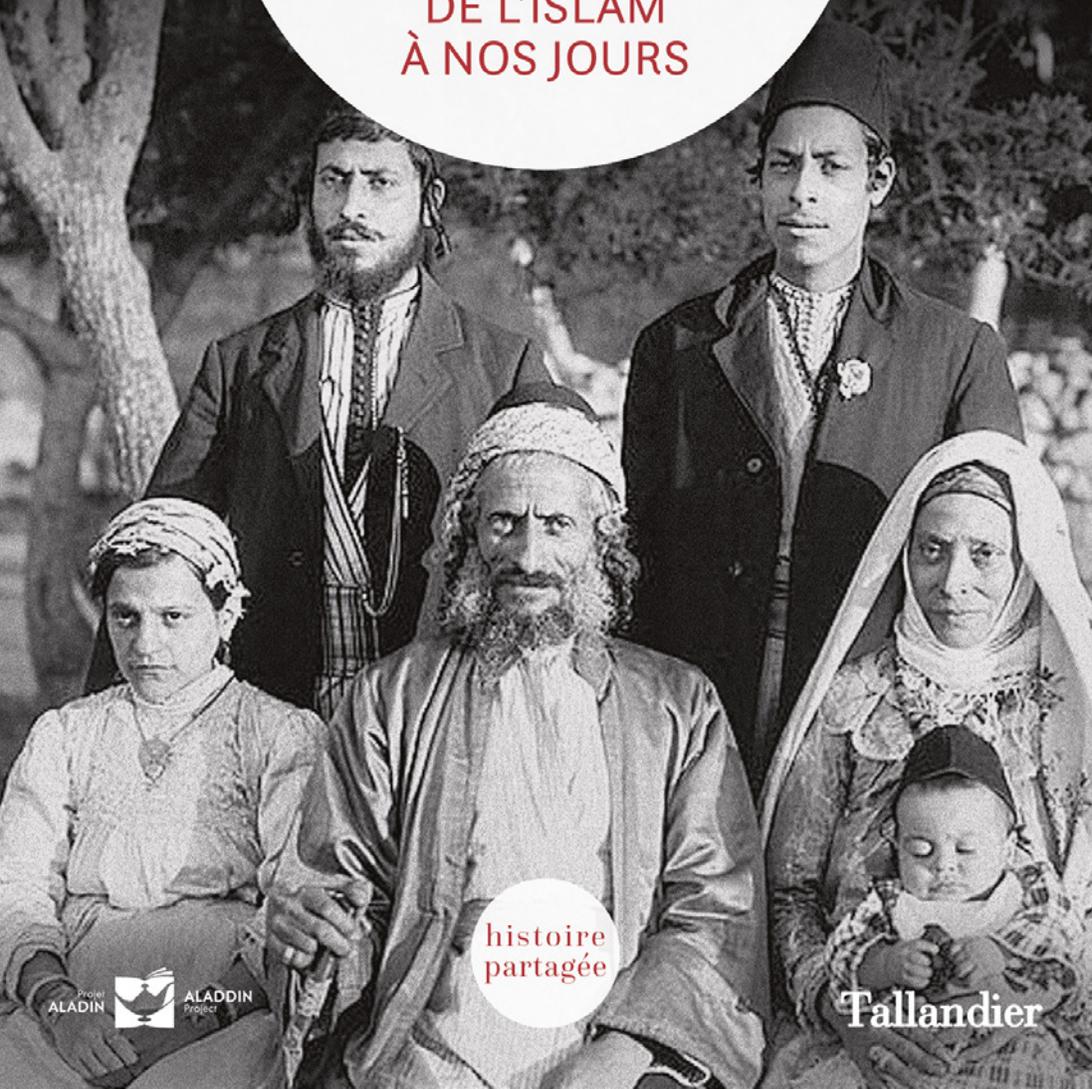


Yosef Yuval Tobi

JUIFS ET MUSULMANS AU YÉMEN

DE L'AVÈNEMENT
DE L'ISLAM
À NOS JOURS



histoire
partagée

Projet
ALADIN

ALADDIN
Projet

Tallandier

JUIFS ET MUSULMANS
AU YÉMEN

« Histoire partagée »
collection dirigée par Michel Abitbol

- Amnon Cohen, *Juifs et musulmans en Palestine et en Israël*, 2016.
Lucette Valensi, *Juifs et musulmans en Algérie*, 2016.
Abdelkrim Allagui, *Juifs et musulmans en Tunisie*, 2016.
Mohammed Kenbib, *Juifs et musulmans au Maroc*, 2016.

Yosef Yuval Tobi

JUIFS ET MUSULMANS
AU YÉMEN

De l'avènement de l'islam à nos jours

Traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche

« Histoire partagée »
Tallandier/Projet Aladin

« Histoire partagée »

La collection « Histoire partagée » présente douze ouvrages nouveaux consacrés à l'histoire des relations entre Juifs et musulmans en terre d'Islam, à leur héritage et patrimoine culturel, religieux, méditerranéen et moyen-oriental communs. Elle retrace l'histoire de ces relations millénaires au Maroc, en Tunisie, en Algérie, en Espagne andalouse, en Égypte, en Israël-Palestine ainsi qu'au Yémen, en Turquie, en Syrie, au Liban, en Iran, en Libye et en Irak. Ces ouvrages doivent permettre aux jeunes générations nées dans les pays musulmans ou en Occident, d'avoir accès, dans leur langue, à cette histoire commune, avec les périodes de conflits, de tensions mais aussi une longue tradition de cohabitation et d'échanges.

Un comité scientifique, composé d'universitaires de différents pays, présidé par le professeur Abdou Filali-Ansary, a veillé à la réalisation de cette collection, dirigée par le professeur Michel Abitbol. Cette collection s'inscrit dans la politique générale et éditoriale du Projet Aladin qui œuvre aux rapprochements interculturels notamment entre les mondes juifs et musulmans par la diffusion des savoirs et le rejet de toutes les formes de révisionnisme historique.

La collection « Histoire partagée » est publiée
avec le soutien de la Fondation Patrick et Lina Drahi,
l'Institut Alain de Rothschild, la Fondation Edmond J. Safra,
la Fondation pour la Mémoire de la Shoah
et la Région Île-de-France.

© Éditions Tallandier/Projet Aladin, 2019
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-3996-4

Préface

Après le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Palestine-Israël, voici le Yémen, auquel est consacré ce cinquième volume de la série « Histoire partagée » du projet Aladin. Situé au sud-ouest de la péninsule Arabique et baigné par la mer Rouge, ce pays de vallées montagneuses et de déserts arides est l'un des plus fermés du Moyen-Orient, bien que se trouvant à proximité d'un carrefour maritime où converge le trafic en provenance du golfe Persique, de l'Inde, de l'Éthiopie et du littoral est-africain.

Les débuts de la présence juive au Yémen et dans la Péninsule ayant longtemps été coupés du monde juif, nos sources sont restées muettes à ce sujet. Néanmoins, si l'on en croit certaines traditions locales, les Juifs auraient même été parmi les premiers habitants sédentaires d'Arabie ; ils y auraient fait souche depuis l'époque biblique, bien avant la fameuse rencontre du roi Salomon avec la reine de Saba qui a donné lieu, il est vrai, à d'innombrables légendes extravagantes aussi bien du côté juif que du côté musulman mais qui confirme cependant l'ancienneté des contacts entre Juifs et Arabes, plusieurs siècles avant l'apparition de l'islam. Parfaitement intégrés dans la population dont ils ont adopté la langue et les mœurs, les Juifs se sont distingués dans le commerce caravanier et l'artisanat : plusieurs traditions leur attribuent l'introduction de

l'agriculture, l'irrigation, la culture des dattes, de la vigne, du miel d'abeille, le tissage d'étoffes, l'orfèvrerie et la métallurgie. Forts de leur position économique et sociale, ils sont parvenus à « judaïser », à des degrés divers, leurs voisins, phénomène attesté par diverses inscriptions archéologiques sud-arabiques. Comme eux, ils étaient divisés en plusieurs tribus et habitaient une soixantaine de localités, dans toute la Péninsule, parmi lesquelles Tayma', Fadak, Yathrib (Médine), Wadi al-Qura, Khaybar, Ta'if et peut-être aussi La Mecque ainsi que Najran, Sanaa, et Aden, au sud, au Yémen.

Très peu de traces ont subsisté cependant de la vie religieuse des Juifs du Hedjaz et du Yémen. Sur le plan politique, ils semblent avoir bénéficié pendant longtemps de la sollicitude des Perses sassanides et de leurs vassaux arabes, les Lakhmides. Ces bonnes relations se sont renforcées davantage, à la fin du V^e et au début du VI^e siècle, lorsque Byzance, d'une part, et l'Abyssinie, de l'autre, ont multiplié leurs incursions et leurs interventions dans les affaires de la Péninsule, aux côtés des diverses colonies chrétiennes des bords de la mer Rouge. C'est probablement ce qui a amené le dernier roi de la dynastie himyarite du Yémen à se convertir au judaïsme. Portant le nom de Dhu Nuwas, celui-ci a commencé par s'attaquer, en 523, à l'oasis caravanière chrétienne de Najran. Mais ne pouvant compter sur l'aide directe des Sassanides perses, eux-mêmes aux prises avec de graves problèmes internes, il est tué en 525 au combat en tentant de repousser les envahisseurs abyssins acheminés sur des bateaux byzantins en Arabie du Sud.

L'occupation éthiopienne va durer jusque vers 570, date à laquelle les Abyssins seront chassés par les Perses, qui s'emparent de cette région avant de tourner leurs regards vers le nord de la Péninsule où, par le truchement de la dynastie chrétienne des Ghassanides, Byzance tentait, depuis Justinien, d'étendre son influence. Amorcé au début du VII^e siècle par

PRÉFACE

Chosroês I^{er}, qui rompt la trêve signée depuis des années avec les Romains, l'affaiblissement consécutif des deux empires – byzantin et sassanide – va paver la voie à la victoire des armées du Prophète et à la conquête musulmane du Yémen.

L'expansion arabe s'étant orientée vers l'ouest, le Yémen sera relégué pendant longtemps au rang de province éloignée et, dès le début du IX^e siècle, les califes de Bagdad n'exercent aucun pouvoir sur le pays, le laissant aux mains de chefs religieux indépendants, sunnites ou chiïtes de toutes obédiences, ayant à cœur de soustraire leur population à toute influence étrangère. Ainsi ce pays est-il resté, du début de l'ère islamique jusqu'au XX^e siècle, figé dans des structures et des modes de fonctionnement quasi immuables régissant une société fortement hiérarchisée dans laquelle les Juifs occupent le bas de l'échelle sociale.

Ce qui explique, sans nul doute, la place à part occupée par les Juifs yéménites dans l'histoire des Juifs en terre d'Islam. Relativement éloignés des centres d'érudition juive de l'époque califale ainsi que des principaux courants d'échanges matériels et culturels à travers la Méditerranée, ignorés par les Juifs expulsés d'Espagne en 1492 dont l'extraordinaire dynamisme revitalisa la vie juive au Levant jusqu'à l'irruption du mouvement messianique sabbatéen au milieu du XVII^e siècle, c'est à peine si les Juifs du Yémen ont été effleurés par les innovations apportées par l'arrivée des Ottomans à la fin du XIX^e siècle puis par l'occupation britannique de la zone d'Aden. Cet écheveau de facteurs géopolitiques, historiques et culturels est analysé de main de maître par Yosef Yuval Tobi. Se référant à une somme impressionnante de sources hébraïques, arabes et européennes, il retrace les phases marquantes de la longue histoire des Juifs du Yémen, qui s'acheva dans la douleur de l'exode au lendemain de la création de l'État d'Israël.

Michel Abitbol et Abdou Filali-Ansary

CHAPITRE PREMIER

Les Juifs et le judaïsme du Yémen avant l'avènement de l'islam

Les relations entre les Juifs du Yémen et la Terre d'Israël* et l'existence de communautés juives au Yémen dans l'Antiquité apparaissent dans des documents épigraphiques surprenants mis au jour dans des fouilles archéologiques en Terre d'Israël, au Yémen et dans d'autres pays du Moyen-Orient. Mais, avant d'examiner la teneur de ces découvertes, il convient de préciser que le terme d'« Antiquité » recouvre, ici, l'ère préislamique antérieure à la conquête en 629 du Yémen par les armées de Muhammad (Mahomet), le prophète de l'islam. Depuis cette date et jusqu'à 1962, les Juifs du Yémen y ont vécu sous un statut spécifique de protégés (dhimmis), autrement dit, comme des citoyens soumis de fait aux caprices de tel ou tel dynaste ou des membres de telle ou telle secte musulmane.

Ce qui n'était pas le cas dans l'Antiquité, période pendant laquelle les Juifs ont joui d'un statut politique, social et d'une situation économique prospère et stable et, pendant une

* Dans le cadre d'un ouvrage traitant de l'histoire des Juifs, nous avons choisi le terme « Terre d'Israël » pour traduire *Erets Israël*, tel qu'il a cours dans les sources juives. Le nom de Palestine a été utilisé à travers l'Histoire, depuis la *Palaestina* des Romains, pour désigner cette entité géographique entre la Méditerranée et le Jourdain, et jusqu'à son utilisation politique contemporaine. (*N.d.T.*)

période d'environ cent cinquante ans, de 380 à 525-530 de notre ère, ils ont occupé le haut de l'échelle sociale et politique du pays, dès lors qu'à cette époque le royaume himyarite cultivait la foi en un Dieu unique sur le modèle du judaïsme et se considérait comme adepte du Dieu d'Israël. Cette adhésion ne portait pas uniquement sur la foi en elle-même mais aussi sur une solidarité nationale avec le peuple juif.

La foi juive gagna de nombreux habitants du Yémen, en particulier dans l'Hadramaout¹, qui s'étend de l'océan Indien jusqu'à l'émirat d'Oman contemporain. Dans ce contexte, il importe de rappeler qu'Imrou l-Qays (mort vers 560), le fils de Houjr – le dernier roi de la tribu de Kinda en Hadramaout, qui s'était converti au judaïsme –, le plus éminent des poètes arabes de la *jabiliyya* (l'ère antéislamique), admiré de tous les amateurs de littérature arabe, évoque des sujets juifs dans sa poésie². De surcroît, nombre de chercheurs contemporains sur le Yémen antique estiment que le pays serait devenu entièrement juif sans l'émergence de l'islam ; autrement dit, la diffusion du judaïsme dans ce pays a préparé le terrain à l'implantation de l'islam.

Relations entre la Terre d'Israël et le Yémen, depuis l'ère biblique jusqu'à l'installation des Juifs au Yémen

Les premières sources sur des relations économiques entre le Yémen et la Terre d'Israël figurent dans la Genèse³ avec la vente de Joseph par ses frères à des caravaniers « ismaélites » (arabes), transportant depuis Galaad des aromates destinés à l'Égypte. Galaad, située en Transjordanie, était un carrefour commercial par lequel transitaient des parfums provenant du royaume de Saba situé dans le sud de la péninsule Ara-

bique, où étaient cultivées les meilleures plantes aromatiques du monde, vers les pays du Proche-Orient⁴. Ce commerce débuta à l'âge du bronze final (vers 1550-1150 avant notre ère), au cours duquel le négoce des aromates devint le plus fructueux grâce à la domestication du chameau⁵.

Outre les aromates, l'or aussi était importé, comme la Bible le rapporte⁶ à propos du roi Salomon qui bâtit une flotte à Etsion Gaver (Eilat ou Aqaba d'aujourd'hui), au x^e siècle avant notre ère, avec l'aide de Hiram, suzerain de Tyr, le royaume phénicien. Cette flotte appareillait vers Ophir, la mythique contrée de l'or, dont tout laisse à supposer qu'il s'agit du Yémen, et en rapporta d'énormes cargaisons du précieux métal. Une preuve archéologique sur cet « or d'Ophir » a été mise au jour dans une inscription gravée sur une poterie à Tell Qasilé (sur le site actuel du musée de la Terre d'Israël, à Tel-Aviv) du VIII^e ou du VII^e siècle avant notre ère. Aussitôt après le récit sur la construction de la flotte de Salomon, apparaît la célèbre histoire de la reine de Saba, venue rendre visite au monarque à Jérusalem, à la suite de l'arrivée de sa flotte au Yémen⁷.

Selon la Bible, ce trafic naval dura pendant près de cent ans, jusqu'au règne de Josaphat, roi de Juda, arrière-arrière-petit-fils de Salomon⁸. Mais il semble que le commerce entre Tyr et Tarsis, ville située au Yémen ou en Éthiopie selon les chercheurs, se fût poursuivi après le règne de Josaphat, comme en témoigne le fait que le prophète Isaïe évoque ces échanges à quatre reprises⁹. Un écho évident en est aussi donné dans les prophéties d'Ézéchiel sur Tyr¹⁰. Ce commerce florissant avec le sud de l'Arabie apparaît de même dans des passages eschatologiques de la Bible traitant du rassemblement des exilés et de la délivrance d'Israël¹¹.

Selon ces sources, il est permis d'établir que, si des relations économiques s'étaient instaurées entre la Terre d'Israël et le

Yémen pendant la période biblique, il serait aventureux de se prononcer sur la véracité du récit de la visite de la reine de Saba à Jérusalem. En tout état de cause, nous ne possédons aucune trace d'un établissement juif au Yémen antérieure à la fin du VI^e siècle avant notre ère, et ce, sur la seule foi de traditions de Juifs yéménites affirmant que les débuts de leur implantation dans ce pays précédaient la destruction du Premier Temple, en se fondant sur les prophéties de Jérémie à propos de cette catastrophe. Une particularité linguistique étaye cette tradition : la similitude de prononciation du « o » et du « é » en hébreu, chez les Juifs yéménites, avec celle, caractéristique, du langage hébraïque dans le royaume de Juda, et qui s'est conservée parmi d'autres communautés juives d'Orient exilées du royaume de Juda en 586 avant notre ère, comme à Babylone et en Perse. À quoi il faut ajouter que seuls les Juifs du Yémen décomptent les années, lors du jeûne de Ticha Béav (le 9 du mois d'Av), à partir de la destruction du Premier Temple et non uniquement du Deuxième.

Toutefois, tout ce qui précède relève uniquement du registre de traditions, de données langagières et littéraires et d'aperçus émanant de sources tardives et non de preuves tangibles sous la forme de documents épigraphiques irréfutables contemporains. Or, au cours des dernières années, une inscription sabéenne antique a été découverte qui revêt une importance insigne pour l'histoire des Juifs du Yémen. Cette inscription est datée d'environ l'an 600 avant notre ère, bien avant la destruction du Premier Temple (- 586), et décrit, entre autres, le commerce entre le Yémen et les villes du royaume de Juda¹². Il va de soi qu'il s'agit du négoce des aromates qui s'effectuait sur la terre ferme entre l'Hadramaout, dans le sud du Yémen, jusqu'à Dédan, au nord de la péninsule Arabique, et les villes de Juda et de Gaza à travers le désert du Néguev. Cette découverte confirme les nombreuses évocations de ce

négoce dans la Bible. L'énumération explicite des villes de Juda, pour la première fois dans des inscriptions sabéennes, fournit une preuve des relations entre la Terre d'Israël et le Yémen et renforce la tradition concernant l'existence d'une communauté juive au Yémen, au moins depuis le début du VI^e siècle avant notre ère.

Relations entre la Terre d'Israël et le Yémen aux premiers siècles de notre ère (ères de la Michna et du Talmud)

Après la date de l'inscription ci-dessus, durant quelque six siècles, nous ne disposons guère d'informations claires sur les liens entre la population juive de la Terre d'Israël et le Yémen, hormis le fait qu'en l'an 25 avant notre ère une troupe de 500 soldats juifs sous les ordres d'Hérode eût quitté le pays pour participer à une campagne au Yémen avec les cohortes de Caius Aelius Gallus, chef des armées de l'empereur Auguste, afin de contrôler la route de l'encens. Au début, la conquête se déroula sans rencontrer d'opposition, et l'armée romaine réussit à atteindre le plateau de Marib, au cœur du Yémen, et même à détruire Najran, le carrefour commercial important au nord du pays. En fin de compte, cette armée essuya une défaite cuisante et dut se replier après que nombre de soldats y eurent laissé la vie. Néanmoins, en comparaison de la rareté des sources littéraires habituelles, nous disposons d'une relative abondance de découvertes archéologiques et épigraphiques témoignant de l'existence d'une communauté juive au Yémen au cours des premiers siècles de notre ère et de son attachement à la Terre d'Israël.

Le vestige le plus ancien et le plus important a été mis au jour à Beït-Chéarim (aujourd'hui Kyriat Tivon en Israël),

grande crypte funéraire datant du III^e siècle et comprenant quatre chambres, dont l'une affiche cette inscription en caractères grecs : « Des habitants de Himyar ». Des dessins du chandelier à sept branches et d'instruments rituels comme un schofar et une pelle à braises (utilisée pendant les sacrifices du Temple) découverts dans ce site prouvent sans aucun doute que ces sépultures étaient juives. Une gravure guillochée himyarite, rédigée en langue et en caractères sabéens, témoigne de l'origine himyarite des défunts ensevelis là : *Qawl Himyar*, « notable de Himyar ». De même, une inscription en caractères grecs : *Menabe [m], zqan haéda*, « Menahem, chef de la communauté ». Cette sépulture revêt une importance insigne prouvant que des Juifs de Himyar ont été inhumés dans ce site prestigieux, proche des tombeaux du Sanhédrin, alors que les Sages critiquaient avec virulence la coutume de transférer les dépouilles de la diaspora en Terre d'Israël. Il semble donc que les ensevelis himyarites eussent joui du privilège d'être enterrés là parce que, de leur vivant, ils étaient connus et respectés par les habitants de la Terre d'Israël.

De l'avis des archéologues, ces sépultures datent du III^e siècle ou, au plus tôt, de la seconde moitié du II^e siècle. On en déduit que dès le II^e siècle, une communauté juive existait au Yémen, entretenant des rapports étroits avec la population de la Terre d'Israël et suffisamment prospère pour supporter les énormes frais de transport afférents¹³. Du fait de la difficulté d'acheminer les défunts sur une distance de quelque deux mille kilomètres du Yémen à Beït-Chéarim, voyage qui devait durer environ soixante-cinq jours, l'hypothèse a été avancée qu'il ne s'agit pas de Juifs de Himyar, au Yémen proprement dit, mais d'un peuplement juif du nord de l'Arabie où vivaient des Juifs originaires de Himyar. En effet, l'on sait que les Juifs de Himyar entretenaient des liens avec les communautés juives du nord-ouest de l'Arabie ; c'est ainsi que, pendant le

siège de Khaybar à l'époque de Muhammad, deux frères de Himyar, Marhab et Yaser, se distinguèrent par leur bravoure dans la bataille contre les musulmans. De surcroît, au cours des dernières années, des inscriptions funéraires en hébreu, en araméen et en sabéen de Juifs originaires de Himyar entre les années 470 et 477, ont été mises au jour à Tso'ar (identifié aujourd'hui avec la localité d'as-Safi en Jordanie, au sud de la mer Morte)¹⁴. En tout état de cause, rien ne dit que des dépouilles eussent été réellement acheminées à Beït-Chéarim ou à Tso'ar, mais il est permis d'envisager que seuls leurs ossements aient été emportés dans ce long périple depuis le Yémen, après leur inhumation une année auparavant, comme le voulait alors l'usage.

De même, les coutumes des Juifs du Yémen en matière de lois rituelles et de liturgie, ainsi que leur mode de vie, témoignent du lien étroit du judaïsme yéménite avec la Terre d'Israël à l'époque de la Michna et du Talmud. Ainsi connaît-on d'antiques coutumes préservées par les Juifs du Yémen que la Michna a abrogées. Selon l'état actuel des recherches, la spiritualité fondamentale du judaïsme yéménite s'est cristallisée, à maints égards, à l'époque de la Michna et du Talmud¹⁵. Il en ressort qu'à l'époque de la Michna une communauté juive au Yémen entretenait des rapports relativement étroits avec la population juive de la Terre d'Israël.

La vie juive au Yémen au cours des premiers siècles de notre ère

À partir d'inscriptions et de monuments juifs découverts dans des fouilles archéologiques, il s'avère que des communautés juives étaient réparties sur tout le territoire du Yémen, bien au-delà de la zone d'implantation des Juifs au cours

des derniers siècles. Ainsi, particulièrement importante est la découverte d'une synagogue à Qani', dont on peut déduire que des Juifs vivaient aussi dans l'Hadramaout. Ce fait renforce des sources arabes anciennes qui affirmaient qu'à la veille de l'ascension de l'islam, l'Hadramaout était peuplé en majorité de Juifs, plus exactement de judaïsants, car c'était le fief de la tribu de Kinda, laquelle s'était convertie au judaïsme. Mais, à la suite de l'effervescence messianique qui embrasa l'Hadramaout vers la fin du xv^e siècle, les Juifs y furent interdits de résidence, interdiction justifiée au prétexte que c'était une terre islamique sainte où avait vécu et œuvré le prophète Houd (voir *infra*, chapitre v). De même, le peuplement juif à l'est et au nord du pays à l'ère du royaume himyarite s'étendait bien au-delà de la zone de peuplement des Juifs au cours des derniers siècles, au moins jusqu'à Marib, la capitale du royaume de Saba à l'est, et jusqu'à Najran, au nord, qui abritait une communauté juive importante, voire au-delà de Najran, dans la zone frontalière avec l'Arabie contemporaine. Les communautés principales étaient, du nord au sud, et d'ouest en est : Najran, Raydah, Najr, Dhula', Tan'im, Marib, Bayt al-Ashwal, Zafar, capitale du royaume himyarite, Na'z, Hasi, Qani'.

L'étude conjuguée des sources archéologiques révèle que la vie des populations juives épousait le modèle communautaire bien connu en Terre d'Israël et dans d'autres pays à cette époque. Soit les trois institutions vitales d'une communauté juive : la synagogue, le cimetière et le *mikvé* (bain rituel).

Synagogues

Des inscriptions sabéennes évoquant des synagogues au Yémen ont été mises au jour dans douze sites de peuplement dans le sud de la péninsule Arabique : Najran, Raydah, Najr,

Na'z, Dhula', Marib, l'antique Barache, proche de Sanaa, Bayt al-Ashwal, Zafar, Ta'izz, Hasi et Qani'. L'inscription découverte sur la synagogue de Bayt al-Ashwal est particulièrement importante par la présence d'une gravure guillochée en sabéen et en hébreu rapportant l'attachement du royaume himyarite au peuple juif.

Les vestiges d'une synagogue orientée vers Jérusalem n'ont été découverts qu'à Qani' ; elle date du III^e siècle de notre ère. Qani', escale importante sur la côte du golfe d'Aden, dans le sud de la péninsule Arabique, assurait le commerce entre Rome et les pays d'Orient et l'Inde depuis le I^{er} siècle jusqu'au VI^e siècle de notre ère. On en veut pour preuve son évocation dans des sources grecques et latines anciennes (*Le Périple de la mer Érythrée* ; *Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, *Géographie* de Ptolémée) comme plate-forme portuaire de l'Hadramaout et comme marché des aromates et des épices qui transitaient par le nord de l'Arabie. Il se peut que ce soit la « Cané » évoquée par le prophète Ézéchiél¹⁶ dans sa prophétie sur le commerce international de Tyr, conjointement à d'autres du sud de l'Arabie : « Haran, Cané et Éden, les marchands de Cheba¹⁷... »

La structure de la synagogue de Qani' ressemble à celle de Sanaa¹⁸. Cette preuve – avec bien d'autres trouvailles – révèle la continuité d'un peuplement juif au Yémen, depuis le royaume himyarite jusqu'à l'ère contemporaine. Autre marque d'importance relevée dans cette synagogue : une inscription relativement longue en grec (cinq lignes) similaire à des inscriptions dans la même langue sur les sépultures himyarites de Beït-Chéarim. Ces deux témoignages nous apprennent que les Juifs de Himyar étaient familiers de la culture hellène, certainement à cause de leurs rapports commerciaux avec les communautés juives hellénistiques d'Égypte et de la Terre d'Israël et que, outre l'hébreu, l'araméen et le sabéen

en usage, y compris une composante hébraïque-araméenne dans des textes sabéens, une connaissance de la langue et de la culture grecques avait cours parmi eux, ou, du moins, une partie d'entre eux.

Dans ce contexte, il convient de relever que les communautés juives du Yémen comptaient de nombreux érudits qui connaissaient parfaitement la littérature des Sages. Une preuve irréfutable en est la présence de traditions juives connues dans l'Islam sous le nom d'*isra'illiyyat*, transmises à l'Islam par des érudits juifs du Yémen convertis à l'islam et, en premier lieu, 'Abdallah ibn Saba, ou des descendants de Juifs, comme Ibn Munabbih. Ces traditions, qui émanent de la production midrashique (exégèse biblique) en Terre d'Israël, sont parvenues à l'évidence aux Juifs du Yémen par le biais de leurs rapports avec la Terre d'Israël, à cette époque.

Cimetières

L'unique témoignage sur un cimetière juif se trouve dans une inscription datée du v^e siècle de notre ère, gravée sur un rocher dans un site archéologique à Hasi, à environ seize kilomètres au nord-est de Bayda, dans le sud du Yémen, où les Juifs ont résidé jusqu'à la moitié du xx^e siècle¹⁹. Cette inscription sabéenne est la plus longue et la plus détaillée (seize lignes) sur une communauté au Yémen à cette époque. Elle enrichit nos connaissances concernant l'organisation communautaire des Juifs dans l'ancien Yémen. Notons ici uniquement ces deux données : l'établissement d'un cimetière séparé à l'usage exclusif des Juifs, selon la loi talmudique, sans doute afin d'éviter que des proches des convertis au judaïsme ou des individus à la conversion incomplète qui n'aurait pas été effectuée selon les préceptes de la Loi juive ne s'y fassent enterrer ; le nom hébraïque théophore de la

synagogue, *Tsouriel* (« Dieu est mon rocher, mon refuge »). Cette inscription sabéenne est particulièrement riche d'une composante hébraïque-araméenne, et il ne fait pas de doute que les rédacteurs de l'inscription, usant d'un dialecte judéo-sabéen, étaient des Juifs qui entretenaient des liens avec la Terre d'Israël. Une autre donnée importante de cette inscription est la mention d'un *beït ha-tabara* (salle de purification anthume des défunts) et d'un *hazan*, un préposé aux affaires de la communauté, à l'instar des pratiques en usage en Terre d'Israël.

Dans ce contexte, il faut relever l'inscription monumentale portant sur les relèves sacerdotales (*michmérot hakéhouna*), gravée sur une énorme plaque en pierre découverte en 1970 dans la mosquée de Bayt-al-Hadir, proche de Tan'im à l'est de Sanaa ; en l'occurrence, il y a lieu d'estimer qu'à l'origine cette inscription fut gravée dans une synagogue de cette localité²⁰. Les relèves sacerdotales, détaillées selon les patronymes des prêtres (*cobanim*) qui, selon la Bible, ont été désignés par le roi David pour assurer le service du Temple selon un cycle de deux semaines, représentaient l'un des piliers fondamentaux de la mémoire nationale et religieuse du peuple juif sous les régimes romain et byzantin en Terre d'Israël, après la destruction du Deuxième Temple. À l'époque du Talmud, cette donnée essentielle apparaît souvent dans la poésie liturgique et dans l'architecture en Terre d'Israël.

Assez étrangement, sans qu'on puisse l'expliquer de manière convaincante jusqu'à ce jour, cette mémoire émerge justement au Yémen, de la manière la plus concrète, et demeure sans équivalent dans toutes les communautés de la diaspora, voire de la Terre d'Israël. L'inscription, antérieure à la conquête musulmane, a été élaborée par une famille de prêtres, après la destruction du Temple, et a été transférée de Jérusalem au Yémen, sans doute *via* le nord de la péninsule Arabique,

afin de perpétuer l'institution de ces relèves dans son lieu d'exil. Au demeurant, on peut supposer qu'une partie non négligeable des Juifs du Yémen sont arrivés dans ce pays après les débuts de l'islam, au lendemain de leur expulsion de leurs localités du nord de l'Arabie par Muhammad et ses adeptes, pour avoir refusé de le reconnaître comme prophète.

Bains rituels

Deux d'entre eux ont été mis au jour dans deux sites, à Barache, près de Sanaa²¹, et un autre à Zafar, la capitale de Himyar, où résidait, semble-t-il, la communauté la plus importante à cette époque²².

Les sources épigraphiques ne livrent pas de détails sur les activités économiques des Juifs du Yémen, mais à partir de sources arabes anciennes, comme la poésie, il apparaît qu'ils s'adonnaient à l'agriculture, principalement la culture des palmiers-dattiers, mais aussi à la production de vin et à son négoce, y compris l'importation depuis des pays situés au nord de la péninsule Arabique et sa distribution dans l'Arabie, de même qu'ils se spécialisaient dans le tissage d'étoffes multicolores et de luxueuses houppelandes chamarrées.

Le royaume juif de Himyar et l'alliance politique avec les Juifs de la Terre d'Israël

Dès l'aube de l'Histoire, différents royaumes se sont établis dans le sud de l'Arabie et, parfois, coexistaient entre eux. Le plus antique et le plus célèbre est celui de Saba, comme on l'a vu *supra*²³. Ce royaume a perduré jusqu'en 275 de notre ère, avant son annexion au royaume voisin de Himyar, fondé

en 115 avant notre ère, et l'unification de tout le sud du Yémen en un seul royaume²⁴. Après l'annexion, les communautés juives et chrétiennes du sud de la péninsule Arabique s'affermirent et rivalisèrent pour exercer leur influence sur la dynastie himyarite qui commençait à s'initier à la foi monothéiste. Bien que le christianisme au Yémen s'appuyât sur d'autres royaumes chrétiens, et surtout sur l'Empire byzantin, en 380 environ, le royaume himyarite adhéra, en fin de compte, au monothéisme juif et éradiqua totalement les cultes idolâtres du pays²⁵.

Il se peut que cette adhésion au judaïsme découlât de la crainte d'une intolérable hégémonie politique d'un royaume chrétien, alors que le judaïsme n'était incarné par aucun pouvoir politique. Il ne fait pas de doute que cette conversion au judaïsme a beaucoup consolidé les communautés juives du Yémen et renforcé les relations entre ces dernières et les Juifs de la Terre d'Israël²⁶. Il va de soi que se pose la question du degré de judaïsme des Yéménites qui s'y étaient convertis. En tout état de cause, si le mode de vie des Juifs originels était calqué sur les traditions juives d'autres communautés à cette époque, nous ne possédons, en revanche, aucune preuve que les convertis au judaïsme eussent adopté tous les commandements de la Loi juive²⁷. De toute façon, différentes sources indiquent que le judaïsme était surtout répandu dans la famille royale et l'aristocratie himyarites, et que leurs membres ont financé la construction de synagogues dans différentes localités et d'un cimetière à Hasi.

Malgré la conversion au judaïsme du royaume himyarite – et, peut-être, à cause d'elle –, la tension ne retomba pas entre Juifs et chrétiens. Ce conflit s'embrasa au début du VI^e siècle avec l'accession de Youssouf (Joseph) As'ar Yath'ar (connu sous le surnom arabe de « Dhu Nuwas », à cause de sa chevelure bouclée) au trône du royaume himyarite en 522. Joseph,

converti au judaïsme avant son avènement, avait détrôné son prédécesseur corrompu, qui n'était pas de sang royal, et mena une politique brutale à l'encontre des chrétiens de Himyar qui régentaient de fait le pays avec, à leur tête, une garnison éthiopienne qui avait envahi le Yémen après avoir traversé la mer Rouge.

Or, il convient de rappeler que, sous le règne de Joseph, la guerre faisait déjà rage entre l'Empire perse sassanide et l'Empire byzantin chrétien pour le contrôle de la voie commerciale maritime vers l'Inde. Le royaume chrétien d'Aksoum en Éthiopie, allié des Byzantins, visait la conquête de Himyar, mais Joseph, qui réussit à unifier les familles aristocratiques himyarites, et soutenu par les Juifs, conquiert la capitale Zafar occupée par l'armée éthiopienne et incendia les églises de la ville. Ensuite, il poursuivit sa politique antichrétienne et persécuta l'importante communauté chrétienne de Najran et, selon une partie des sources, tenta même d'imposer le judaïsme aux chrétiens. D'aucuns analysent ces menées à la lumière des tensions existant entre Juifs et chrétiens dans cette cité, où la communauté juive avait précédé l'implantation des chrétiens.

Les sources chrétiennes décrivent les campagnes de Joseph à Najran comme autant d'horreurs au cours desquelles des milliers de chrétiens furent massacrés. Les rumeurs amplifiées des massacres de Joseph suscitérent un écho formidable dans le monde chrétien, et le royaume d'Aksoum, à l'instigation et avec l'aide de l'Empire byzantin, envahit le Yémen. Au cours de la bataille qui se déroula sur la rive occidentale de la mer Rouge, Joseph et son armée essuyèrent une défaite cuisante. Selon la légende, devant la déroute, Joseph sauta avec sa monture dans les flots. Mais cette légende a été démentie en 1931, avec la découverte de son tombeau à Ghayman, non loin de Sanaa²⁸. En fin de compte, les Éthiopiens s'emparèrent de

tout le royaume himyarite, et le gouvernement du pays passa aux mains de leur général en chef Abraha²⁹.

Les Juifs ne furent pas les seuls à être impliqués dans cette confrontation politique internationale, qui revêtait un aspect religieux évident, entre le royaume juif de Himyar, soutenu par l'Empire sassanide, et le royaume chrétien d'Aksoum appuyé par l'Empire byzantin. Les Juifs de la Terre d'Israël jouèrent aussi un rôle. Le lien national de certaines parties du royaume himyarite, en particulier de l'aristocratie et de la dynastie, avec le peuple juif, influença sans doute l'alliance instaurée au début du VI^e siècle, sous la conduite du roi Joseph, avec les Juifs de la Terre d'Israël guidés par Mar Zoutra de Tibériade, descendant de l'Exilarque, qui s'employa à mobiliser l'Empire perse aux côtés du roi Joseph dans son combat contre le christianisme et les royaumes chrétiens, Aksoum et Byzance.

Une preuve importante des liens entre les Juifs de Tibériade et le royaume de Himyar est apportée par un document rédigé en araméen, intitulé « La lettre de Simon de Beït-Archam ». L'auteur, Simon, qui vécut au début du VI^e siècle, était l'évêque monophysite de Hira, un royaume arabe chrétien situé au nord-est de la péninsule Arabique sous domination perse. La lettre, destinée à inciter l'Empire byzantin et le royaume d'Aksoum à voler au secours des chrétiens massacrés à Najran, se conclut par la description des rapports entre les Juifs de Tibériade et le royaume himyarite³⁰. Bien que la plupart des chercheurs contemporains aient tendance à négliger l'entité juive de la Terre d'Israël dans le système des forces internationales – Himyar et la Perse avec les Juifs de la Terre d'Israël, face à Aksoum, Byzance et les chrétiens du Yémen –, l'examen des sources laisse apparaître qu'une relation s'était établie entre le roi Joseph et l'Empire perse, et que ce dernier s'était mobilisé pour venir en aide aux Juifs du

nord-ouest de la péninsule Arabique et du sud³¹. Du même coup, les Juifs de la Terre d'Israël espéraient alléger le joug et les persécutions de l'Empire byzantin. Mais, comme on l'a vu, les espoirs de cette coalition furent réduits à néant après la victoire éclatante d'Aksoum contre le roi Joseph. Dès lors, l'alliance entre les Juifs de la Terre d'Israël et le roi Joseph s'écroula, même si elle témoigne du lien puissant entre les premiers et les Juifs du Yémen.

**Les espérances messianiques des Juifs
de la Terre d'Israël, au lendemain de la guerre
entre les Perses et les Byzantins
et leurs liens avec les Juifs du Yémen**

Au lendemain de la défaite du roi Joseph et de la domination chrétienne imposée au royaume de Himyar et à de grandes portions de l'Arabie, le statut des Juifs et du judaïsme fut ébranlé au Yémen sans, toutefois, qu'ils disparaissent du pays. De surcroît, l'espoir d'un rétablissement du gouvernement juif du Yémen reprit vie au bout d'une cinquantaine d'années, à la suite de l'insurrection des Himyarites contre le régime chrétien éthiopien, sous la conduite du Juif Sayf ibn Dhu Yazan, descendant d'une famille noble himyarite convertie au judaïsme de nombreuses années auparavant. Ce prince qui, selon certaines sources, était le petit-fils de Dhu Nuwas, chercha au début le soutien de l'empereur byzantin Justin II (565 – 578), qui le déclina, du fait de l'alliance entre Byzance et les chrétiens d'Éthiopie et de l'appui de ses ennemis perses aux Juifs, et, en premier lieu, à Joseph Dhu Nuwas. Dès lors, Sayf ibn Dhu Yazan se tourna vers Chosroês I^{er}, le roi perse sassanide, par le truchement du gouverneur de Hira sous protectorat perse. Le roi sassanide dépêcha alors au Yémen son

général en chef Vahriz à la tête de ses troupes et, en 575 environ, Sayf ibn Dhu Yazan, avec l'aide de l'armée perse, réussit à expulser les dirigeants yéménites nommés par le royaume d'Aksoum³². Depuis, les Perses dominèrent le Yémen jusqu'à la conquête du pays par les armées de Muhammad, en 629.

Il est assez évident que les événements du Yémen s'inscrivaient dans une configuration plus générale de la région : la lutte entre l'Empire byzantin et l'Empire sassanide, en particulier pour le contrôle de Jérusalem, lutte pendant laquelle les Juifs de la Terre d'Israël eurent à souffrir durement à cause de leur alliance avec les Perses.

L'attachement des Juifs du Yémen à la Terre d'Israël, au cours de ces événements, se reflète dans un poème liturgique apocalyptique composé par Eléazar Hakalir, qui vivait en Terre d'Israël entre la fin du VI^e siècle et le début du VII^e siècle³³. On ne peut exclure la possibilité, surtout à la lumière des rapports politiques entre les Juifs de la Terre d'Israël et les Juifs du Yémen au temps du roi Joseph, que les écrits de Hakalir s'inspiraient du succès de Sayf ibn Dhu Yazan à expulser les chrétiens éthiopiens du Yémen et de l'attente apocalyptique née au Yémen à la suite de ce succès, formulant l'espoir qu'un dynaste d'ascendance himyarite conquière le pays. On ne saurait oublier que la lutte entre les Byzantins et les Perses faisait aussi rage en Terre d'Israël, que les Perses arrachèrent des mains de leurs ennemis en 614, avec l'appui de la révolte juive contre ces derniers, connue sous le nom de « révolte d'Héraclius », conduite par Benjamin de Tibériade. À cette époque, les Juifs furent autorisés à revenir à Jérusalem et à restaurer le culte sur le mont du Temple mais, quelques années plus tard, en 625, l'empereur Héraclius remplaça Jérusalem sous la domination byzantine. Beaucoup de Juifs furent alors massacrés.

CHAPITRE II

La conquête musulmane du Yémen et ses conséquences sur les Juifs

L'aggravation de la situation des Juifs du Yémen après la conquête musulmane

Le Yémen himyarite, le pays le plus développé aux plans culturel et économique de toutes les contrées de la péninsule Arabique, fut le dernier à rejoindre l'islam. En 628, six ans après l'avènement de l'islam, une armée musulmane s'ébranla sous la conduite de Mu'adh ibn Jabal et l'occupa sans coup férir. Après quoi, le gouverneur perse Badhan se convertit à l'islam et, à sa suite, tout l'appareil gouvernemental perse au Yémen, ainsi qu'un certain nombre de tribus yéménites. Après cette conquête, les habitants du Yémen se convertirent à l'islam, à l'exception des Juifs et des chrétiens. Or, il ne fait pas de doute que l'expansion de la foi monothéiste – sous sa forme juive ou chrétienne – dans le Yémen himyarite facilita l'adhésion volontaire à l'islam des tribus divisées et leur permit de reconnaître Muhammad comme « l'Envoyé de Dieu ».

Toutefois, le tempérament belliqueux des tribus fit que le Yémen fut la première province de la péninsule Arabique, en 630, à vouloir secouer le joug de Muhammad, sous la conduite d'Abahla ibn Ka'b (connu sous le nom d'Aswad

al-'Ansi) qui s'était proclamé prophète et avait changé son nom en Rahman (« Miséricordieux »). Mais, très peu de temps après, il fut assassiné par un émissaire de Muhammad. Cependant, la domination musulmane mit du temps à se stabiliser car, dès l'annonce de la mort de Muhammad en 632, une révolte éclata sous la conduite de Qays ibn 'Abd Yagus ; cette révolte fut aussi réprimée au bout de quelques mois et, depuis, l'islam y domina sans aucune entrave.

Contrairement à la politique de Muhammad à l'égard des Juifs dans la région de Médine et dans le nord de la péninsule Arabique, politique qui y éradiqua leur présence¹, son attitude à l'endroit des Juifs (et des chrétiens) du Yémen fut plus tolérante. Toutes les sources musulmanes mettent l'accent sur le fait que Mu'adh ibn Jabal, le commandant de ses troupes au Yémen, ordonna de ne pas imposer la nouvelle religion aux Juifs et aux chrétiens et même de leur témoigner du respect :

« Ibn Abbas* raconte : Lorsque l'Envoyé d'Allah, la paix et la bénédiction soient sur lui, envoya Mu'adh au Yémen, il lui recommanda : "En vérité, tu pars à la rencontre de gens qui appartiennent aux Gens du Livre [*abl al-Kitab*], aussi invite-les à attester qu'il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah et que je suis l'Envoyé d'Allah. S'ils l'acceptent, alors, enseigne-leur qu'Allah a ordonné cinq prières chaque jour et nuit. S'ils l'acceptent, enseigne-leur qu'Allah a ordonné la charité à prélever chez les riches pour la donner aux pauvres. S'ils l'acceptent, prends garde de ne pas prélever le meilleur de leurs possessions. Prends garde à la supplication de l'opprimé car il n'y existe aucune barrière entre elle et Allah." »

Et certes, très peu de Juifs du Yémen se convertirent à l'islam, hormis les convertis au judaïsme de Himyar qui y adhé-

* Cousin paternel de Mahomet, l'un des connaisseurs les plus réputés de l'exégèse du Coran et autorité en matière de hadith. (*N.d.T.*)